

LE COMMERCE EN ASIE ET L'EXPANSION PORTUGAISE VERS L'OCÉAN INDIEN AU XVI^e SIÈCLE

L'expansion portugaise a certainement exercé une influence sur les échanges en Asie et sur le comportement des marchands dans l'Extrême-Orient. Entre Goa et Lisbonne le commerce s'était développé et continuait malgré toutes les difficultés. Au cours du XVI^e siècle, Goa était devenue un grand centre et l'arrivée des *naos do trato* constituait toujours et partout un événement de grande importance. Des centaines de navires appartenant aux Portugais sillonnaient, au XVI^e et au XVII^e siècles, les mers de l'Asie et prenaient une part active aux échanges. Les formes de la présence portugaise en Asie avaient été déterminées dès les premières décennies de son expansion, mais en face des réalités nouvelles il fallait changer les plans et chercher des voies nouvelles. Il semble que la question principale qui se posait durant cette période et même au cours de toute la colonisation portugaise en Asie revenait à résoudre les contradictions entre les buts de cette expansion et les possibilités portugaises. Je voudrai considérer ici le rôle joué par le commerce en Asie dans le développement et la forme de l'expansion portugaise. J'aimerai attirer l'attention sur la participation prise par les Portugais dans le commerce avec les pays d'Asie et montrer comment ce commerce indispensable à la solution des contradictions mentionnées a exercé une influence capitale sur les buts de cette expansion et les moyens de la réaliser.

Le but que les Portugais veulent atteindre consiste à s'emparer des richesses dans cette partie du globe¹ et toutes leurs activités vont désormais être subordonnées à cette fin principale. C'est pour cela que les caravelles portugaises vont pourchasser, sans merci, les navires arabes, et mettre le blocus dans le détroit de Bab-el-Mandeb, et pour cela que les Portugais essayeront de détruire Calicut. Mais la route vers les richesses de l'Orient ne sera ni simple ni facile.

On estimait que la source la plus certaine des profits consistait dans les échanges entre le Portugal et les Indes et c'est cette idée des souverains portugais qui domine

¹ C'est ce qui ressort en tous cas des lettres de Manuel au roi de Castille (juillet 1499 et 1505), pièces n° VIII et XVII dans: A. C. Teixeira Aragao, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisboa 1898 et *Alguns Documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo...*, Lisboa 1892, pp. 95 et 96; cf. également les instructions pour J. Cabral et F. Soares, *ibidem*, pp. 97 et 98, 168, 170, 181.

tout le XVI^e siècle. Les revenus escomptés se basaient sur la différence des prix entre les Indes et Lisbonne². Les bénéfices qui en découlaient étaient notables au début du siècle mais devenaient de plus en plus réduits avec le temps. La cause d'un tel état de choses doit être cherchée dans le mouvement des prix en Europe et dans le fiasco de la tentative, faite par les Portugais, pour s'assurer le monopole du commerce des épices. C'est pour ces raisons que, dès le début, on s'efforça d'obtenir des conditions avantageuses pour la vente des produits européens et de faire baisser les prix payés pour les marchandises asiatiques.

Pour des raisons bien évidentes, les denrées d'Europe n'avaient pas de grandes chances d'écoulement en Asie; en fait, on pouvait compter sur une demande limitée du cuivre, du mercure, de l'alun et des armes, ainsi que des objets en métal³. Le marché des articles de luxe, des tissus et des denrées alimentaires était, bien entendu, inaccessible aux marchandises venant d'Europe. En outre, il existait une autre route, à travers les ports égyptiens et syriens, et les importations acheminées par cette voie bien que négligeables à l'échelle asiatique, constituaient un obstacle réel pour les intérêts du Portugal. Les marchandises venant de Lisbonne avaient un trajet beaucoup plus long à parcourir en comparaison avec les transports venant de la mer Rouge ou du Golfe Persique. D'ailleurs, dans ces parages, les Portugais rencontraient une excellente organisation commerciale et n'avaient pas réussi à en triompher. C'est ainsi, par exemple, que les marchands de Cambay détournaient à leur profit une grande part des bénéfices provenant de la vente du cuivre portugais⁴. Même là où les commerçants locaux n'étaient pas aussi bien organisés et où l'influence portugaise était prépondérante, comme, par exemple, dans le Malabar ou aux Moluques, il était difficile de provoquer parmi la population une demande accrue des marchandises d'origine européenne. C'est pourquoi, les Portugais, afin de s'assurer de meilleures conditions de vente, étaient obligés de se mettre en rapports avec les marchands de Malacca ou des Indes septentrionales.

La question de beaucoup la plus importante était celle de l'achat à bas prix des denrées asiatiques, en particulier des épices. L'espoir d'acheter ces denrées à vil prix se dissipa rapidement. Il fallait d'abord prendre en considération le coût de la construction et de l'exploitation des navires et de toute l'infrastructure de cette énorme entreprise créée pour le commerce avec les Indes. Les marchés des épices étaient aux mains des négociants arabes, chinois, javanais et des marchands locaux liés aux précédents par de nombreux liens commerciaux. Telle était la si-

² J. G. Da Silva, *L'appel aux capitaux étrangers et le processus de formation du capital marchand au Portugal du XIV^e au XVII^e siècle. Les aspects internationaux de la Découverte Océanique*, pp. 359 - 360. Il semble que les bénéfices réalisés par les marchands arabes dans le trafic entre l'Inde et l'Égypte, étaient plus importants (*Cartas do Affonso de Albuquerque*, Lisboa 1884 - 1935 — dans la suite cité comme: *Cartas* — I, p. 126). Le rapport de Corsali voir G. B. Ramusio, *Delle Navigazioni e Viaggi*, I, Venezia 1563, p. 182.

³ T. Pires, *The Suma Oriental*, London 1944, est, dans ce domaine, une source compétente d'informations. Cf. W. H. Moreland, *From Akbar to Aurangzeb*, London 1923, pp. 59 - 60; M. A. P. Meilink-Roelofs, *Asian Trade and the European Influence in the Indonesian Archipelago between 1500 and about 1630*, Haag 1963, p. 132.

⁴ *Cartas* I, p. 273; III, p. 196.

tuation dans les Iles aux Épices, à Sumatra, à Malacca et à Malabar. L'apparition de nouveaux clients provoquait une hausse des prix accueillie favorablement par les fournisseurs des épices mais avec hostilité par les exportateurs solidement établis sur place et décidés à défendre coûte que coûte leurs intérêts. Dès les premières années, les Portugais se refusaient à payer les prix courants et à participer à la concurrence qui se faisait justement de plus en plus dure. Ils essayaient d'avoir recours à des moyens extra-économiques. Cependant toutes les pressions qu'ils étaient en mesure d'exercer sur leurs fournisseurs s'étaient avérées trop faibles en face de la demande provenant des marchés asiatiques⁵. Le manque d'argent liquide créait des difficultés supplémentaires aux Portugais et les obligeait à offrir des marchandises en paiement, ce qui n'était pas favorablement accueilli par les fournisseurs⁶. De même, le commerce des denrées les plus importantes pour les marchés asiatiques telles que, par exemple, des vivres pour Malabar, des tissus pour les Iles de l'Indonésie, était entièrement aux mains ou sous contrôle des marchands asiatiques.

Dans ces conditions, il s'agissait d'obtenir des prix d'achat plus favorables en supprimant les intermédiaires entre l'exportateur et le producteur ou, tout au moins le marché local⁷. On se rendit compte très rapidement que, pour cela, il fallait pouvoir contrôler les territoires où l'on produisait les épices ou les mers où l'on pratiquait la pêche des perles. Des succès partiels furent obtenus à Ceylan, dans la vallée du Zambèze et aussi, dans une certaine mesure dans les Molucques et les îles Banda⁸. Mais aux Indes la chose n'était pas possible même si l'on contrôlait complètement les exportations maritimes. En face de l'hostilité déclarée des marchands musulmans, les Portugais recherchaient des contacts avec d'autres milieux du négoce. Mais tous les espoirs d'obtenir une baisse des prix ou des conditions plus avantageuses de paiement furent déçus. En effet, le rapprochement avec les commerçants locaux apportaient des avantages principalement à ces derniers qui firent d'excellentes affaires en vendant les marchandises apportées de Lisbonne par les Portugais. D'autre part, les groupes de négociants favorables aux Portugais n'avaient, la plupart du temps, que des moyens financiers limités et il fallait leur faire crédit⁹. Il n'y avait donc aucune possibilité d'éviter le système créé par les Asiatiques d'une organisation servant d'intermédiaire entre les producteurs et les centres d'exportation.

⁵ P. ex. le prix payé pour le poivre par la factorerie de Cochin, en 1520, était d'un tiers inférieur aux prix courants et ce phénomène a duré longtemps (*Cartas VIII*, p. 174). Mais ce prix inférieur payé par les Portugais entraînait un abaissement de la qualité du poivre fourni (F. Sasseti, *Lettere edite ed inedite*, Firenze 1855, p. 312 a./1585/). Cf. A. Das Gupta, *Malabar in Asian Trade 1740 - 1800*, Cambridge 1966, p. 142.

⁶ *Cartas*, III, pp. 202, 381, 385 - 386, 395.

⁷ *Cartas*, III, p. 258. Une situation pareille devait se répéter au XVII^e siècle, Cf. T. Raychaudhuri, *Jan Company in Coromandel 1605 - 1690*, s-Gravenhage 1962, p. 11.

⁸ M. Sanudo, I, *Diarii*, IV, éd. R. Fulin, Venezia 1879 - 1903, p. 545. Cf. C. R. Boxer, *The Portuguese in the East 1500 - 1800*, dans: *Portugal and Brasil. An Introduction*, Oxford 1953, p. 210; Moreland, *op. cit.*, p. 30.

⁹ *Cartas*, I, pp. 323, 329.

Cette nécessité d'utiliser des intermédiaires ne signifie pas que les cultivateurs de l'hinterland dépendaient complètement ou dans une très grande mesure du capital des marchands locaux. A Malabar, par exemple, nombre de producteurs de poivre étaient en mesure de se mettre directement en rapport avec les acheteurs dans les ports. Le même phénomène avait lieu à Sumatra¹⁰. Mais cet état de choses ne put améliorer les conditions d'achat dans les comptoirs portugais.

La difficulté principale ce fut donc le manque d'argent liquide indispensable pour faire des affaires aussi bien avec les négociants locaux qu'avec les producteurs. Les Portugais pouvaient employer les méthodes utilisées par leurs propres concurrents asiatiques: se mettre en rapport direct avec les producteurs et leur verser des arrhes soit en argent soit en articles particulièrement recherchés (riz, certaines sortes de tissus)¹¹. Une pareille combinaison exigeait toutefois une participation active au commerce asiatique. De sorte que, au moment même de la fondation de comptoirs l'existence de ceux-ci allait dépendre du commerce asiatique.

Cet état de choses incitait, dès le début, les Portugais à rechercher d'autres sources de profits. Le pillage pur et simple avait fourni des revenus seulement durant les quelques premières années car, ensuite, les bénéfices restaient inférieures aux pertes causées par la réduction des activités commerciales et on ne procédait au pillage que comme moyen de repression. On comptait surtout sur le contrôle des échanges dans les ports de l'Océan Indien¹². La soumission de quelques ports seulement devait apporter à la couronne du Portugal de fortes sommes d'argent liquide dont on avait un si pressant besoin. On avait donc songé à conquérir Goa, Diu, Ormuz, Aden et Malacca et percevoir des taxes sur le trafic¹³. On comptait principalement sur Ormuz, qui constituait alors un des plus grands centres de échanges commerciaux¹⁴. Les résultats escomptés ne furent qu'à moitié obtenus car le contrôle de la côte ouest des Indes s'avéra insuffisant à cause de la durée de la navigation vers les ports de la mer Rouge. En outre — mais cela est secondaire — les revenus

¹⁰ *Cartas*, I, pp. 133, 330; III, pp. 381, 394; F. Buchanan, *A Journey from Madras through the Countries of Mysore, Canara and Malabar*, London 1807, II, pp. 366, 406, 430, 431, 465, 520; Das Gupta, *op. cit.*, pp. 14, 87 - 88; Meilink-Roelofs, *op. cit.*, p. 146.

¹¹ *Documentação Ultramarina Portuguesa*, Lisboa 1963 (abbrev. *DUP*) III, p. 350, cf. *Cartas*, III, p. 395; Sasseti, *op. cit.*, pp. 330, 345.

¹² Il existe de nombreux témoignages que les dimensions et la façon de procéder à ces échanges éveillaient l'admiration des Portugais. *Cartas*, I, pp. 273, 306; II, p. 262; III, p. 94 (à propos des Chinois); Ramusio, *op. cit.*, I, p. 120; Pires, *op. cit.*, p. 366 - 367. Tout cela est confirmé par des rapports italiens antérieurs, p. ex. celui de N. Conti, *Viaggi in Persia India e Giava di Nicolao de Conti, G. Adorno, e G. de S. Stefano*, éd. Longhena, Milano 1929, pp. 160, 178, 226.

¹³ *Cartas*, I, p. 424; cf. II, p. 11; I, p. 97. Tous les efforts de l'«Estado da India» et de la cour de Lisbonne étaient dirigés vers l'exploitation des échanges asiatiques, voir J. C. Van Leur, *On Early Asian Trade*, dans: *Indonesian Trade and Society*, Haag 1955, p. 118.

¹⁴ *As Gavetas de Torre do Tombo*, I, Lisboa 1960 - 1963, p. 776; *Cartas do S. Botelho*, dans: *Subsidios para a historia da India Portuguesa*, Lisboa 1868, p. 9; R. Cessi *L'itinerario indiano de F. Bocchier del 1518*. "Rendiconti della classe di Scienze morali storiche e filologiche dell' Accademia Nazionale dei Lincei", VIII, Roma 1951. *Cartas*, I, p. 371; III, p. 69; cf. S. Botelho, *Tombo do Estado da India*, dans: *Subsidios...*, pp. 86 et 89 - 90; *DUP*, II, p. 91 - 92 et 453 - 455.

ainsi réalisés ne suffisaient pas à équilibrer les dépenses qui augmentaient trop rapidement¹⁵.

Il n'est, d'ailleurs, pas facile de déterminer les revenus que le Portugal tirait du contrôle du commerce asiatique. A Ormuz, par exemple, ces revenus furent inférieurs aux prévisions jusque vers le milieu du XVI^e siècle et se chiffraient avec peine par cent mille schérafins par an. Une nette amélioration se produisit au cours de la seconde moitié du siècle et le même phénomène put être observé à Goa, Diu et Malacca¹⁶. En tous cas, les sommes ainsi perçues étaient certainement importantes et alimentaient sérieusement la caisse de l'«Estado da India» et celle du trésor royal. Il est malaisé cependant d'évaluer le montant des échanges, on peut seulement supposer qu'à Ormuz, ils devaient dépasser un million de pardaõs¹⁷. C'est ce qui, entre autres, incitait les Portugais à restaurer une situation normale dans les ports qu'ils contrôlaient afin d'y pouvoir «*comprar e vender como damte faziam*»¹⁸.

Les Portugais, fascinés par les richesses songeaient uniquement à faire fortune¹⁹. C'était ce but unique qui attirait les gens vers les Indes. En même temps, les activités commerciales d'un si grand nombre des gens, en général insuffisamment qualifiées, desorganisaient les comptoirs et favorisaient la corruption²⁰. On s'efforçait donc d'écartier de ces emplois lucratifs tous les fonctionnaires à l'échelon inférieur. De même, on peut observer une hostilité envers les marchands et les étrangers dans lesquels on voyait des spécialistes nécessaires mais dont on craignait la concurrence²¹.

Ainsi donc, le monopole du commerce asiatique était une nécessité vitale pour les Portugais, bien que ce monopole justement constituât une menace pour le développement des échanges avec l'Extrême-Orient.

Lui seul pouvait assurer aux Portugais des *terms of trade* favorable et des revenus substantiels pour un petit groupe de grands personnages. Différentes formes

¹⁵ *As Gavetas...*, I, p. 776, III p. 214 - 215. De même Figueiredo Falção cité dans: Garcia da Orta, *Coloquio de las drogas*, éd. Conde Ficalho, II, Lisboa 1896, p. 257; DUP, II, p. 147; cf. British Museum (abbrev. BM) Add. 28461, pp. 274v - 275.

¹⁶ J. Aubin, *Le «Orçamento do Estado da India» de Antonio de Abreu*, «*Studia*», IV, Lisboa 1959, pp. 179 - 180; N. de Oliveira, *Livro das grandezas de Lisboa*, Lisboa 1620, p. 176; Botelho *op. cit.*, pp. 90, 98, 107; Couto, *Da Asia* V (IX) 3 reconnaît à Malacca des revenus d'environ 80 000 pardaõs; Meilink-Roelofs, *op. cit.*, p. 138 - 139 et suiv.

¹⁷ D'après les données des tarifs douaniers de 1515, les droits de douane perçus à Ormuz atteignaient, en moyenne, 10% de la valeur de la marchandise, *Cartas*, I, p. 377 - 378.

¹⁸ *Cartas*, II, p. 218.

¹⁹ *Cartas*, I, pp. 46, 57, 296, III, p. 6; *As Gavetas...*, III, p. 215; *Relation de D. Barbarigo*, dans: *Il consolato veneto in Egitto con le relazioni dei Consoli D. Barbarigo (1554), e Marco Zen (1664)*. Rapporté édité par C. Poma dans «*Bolletino del Ministero degli Affari Esteri*», octobre 1897, n° 109, pp. 24 et 25.

²⁰ *Cartas do S. Botelho*, p. 9; *Cartas*, III, p. 358. L'exportation clandestine du poivre entreprise par les Portugais de Bathkal vers Ormuz lésait les intérêts des comptoirs de Malabar bien qu'elle augmentât les revenus des droits de douane, D. Barbarigo, *Relazione dell'Imperio Ottomano nel 1564*, dans: Alberi, *Le Relazioni degli ambasciatori veneti*, III, Venezia 1867, 2, p. 10, cf. BM Add 28461, p. 227.

²¹ *Cartas*, I, pp. 154, 274.

de monopole et de contrôle de la navigation avaient déjà, à maintes reprises, été appliquées au commerce asiatique, bien que, à l'époque qui nous intéresse, les échanges dans la région de l'Océan Indien se pratiquaient encore librement. Par contre, jamais encore ce contrôle n'avait été utilisé comme le seul moyen de pallier au manque d'argent liquide et aux insuffisances professionnelles des commerçants. Les Portugais attachaient une importance particulière au monopole du commerce du poivre. Ce monopole pouvait permettre de contrôler le commerce de Malabar. C'est pour cela que les Portugais se mirent à attaquer et couler les navires arabes lorsqu'il s'avéra impossible de leur faire adopter, par des moyens pacifiques, une autre direction que vers les ports de la mer Rouge²². Mais, malgré tous leurs efforts, les Portugais ne réussirent pas à établir ce monopole à leur profit et il ne s'agira plus bientôt que d'assurer à leurs comptoirs les conditions les plus favorables pour la participation aux échanges avec l'Asie.

On s'aperçut bientôt que, dans les branches commerciales et les lignes de navigation qui devaient être réservées uniquement à leurs comptoirs, les Portugais eurent besoin d'investissements financiers importants²³. Dans ce domaine ils se heurtèrent à des négociants en gros et même à des monopolistes. Les Portugais n'étaient pas prêts à les remplacer: ils n'avaient ni l'expérience, ni les moyens voulus. La transformation du conquistador potentiel en un marchand asiatique n'était ni facile ni répandue. L'«Estado da India» et les comptoirs étaient devenus un système permettant à certains participants à l'expansion de profiter du commerce avec l'Asie, sans y prendre directement part. Dans ces deux cas, l'argument décisif devait être fourni par le potentiel militaire.

Cette force militaire, les Portugais apprirent à l'utiliser graduellement. Des pressions exercées sur les souverains locaux avaient pour but de les rendre plus favorables à soumettre leurs négociants aux intérêts du comptoir portugais. Les attaques dirigées ensuite contre les exportateurs devaient priver les souverains du soutien et des revenus qu'ils tiraient des échanges. Afin de s'assurer une position exceptionnelle, les Portugais utilisaient les conflits locaux et en provoquaient d'autres. Ils tendaient à s'assurer le monopole des fournitures des négociants indigènes et briser les liens de ces derniers avec les grands exportateurs. Cependant, ces deux groupes de marchands étaient unis par des attaches plus fortes qu'on ne se l'imaginait²⁴. En dehors des innombrables liens de parenté ou d'amitié, ces deux groupes de commerçants avaient des obligations financières réciproques fort importantes. Les marchands qui venaient à Malabar pour y chercher du poivre ou du gingembre faisaient généralement crédit à leurs fournisseurs alors que les Portugais en étaient incapables car ils n'avaient ni suffisamment d'argent liquide ni des articles de prix. Les comptoirs n'avaient pas, non plus, la possibilité d'acheter toute la production qui leur était offerte. Étant donné que ces efforts afin de s'assurer le monopole du

²² *Cartas*, I, p. 78; IV, p. 183 - 184

²³ *Cartas*, I, p. 273; III, p. 323, 401; VI, p. 409 - 410.

²⁴ Les négociants qui s'occupaient p. ex. de l'achat du poivre à Malabar avaient conservé leur liberté de vendre leur marchandise suivant la situation sur le marché, grâce à l'appui des gros marchands exportateurs, cf. BM Add 28461, p. 57v.

commerce asiatique furent vains — les Portugais adoptèrent alors une attitude apparemment contraire au système de repression et de contrôle qu'ils avaient choisi. Les mesures de violence devinrent, paradoxalement, la base de leur collaboration avec les marchands locaux et les exportateurs. Le manque d'argent pour l'achat des marchandises fut remplacé — dans la mesure du possible — par le crédit obtenu des adversaires d'hier²⁵. Ce crédit était garanti par la force militaire portugaise.

Le crédit ainsi obtenu favorisait les progrès de l'assimilation. Mais ces progrès furent très lents par suite du manque de capacités professionnelles chez les *fidalgos* portugais. Il fallut plus d'un siècle avant que certains d'entre eux puissent acquérir les qualités requises mais à l'issue de ce processus d'adaptation ils étaient devenus des marchands plus asiatiques qu'européens.

C'est dans les comptoirs qu'on peut voir le mieux l'influence du commerce asiatique sur l'attitude des Portugais. Là où le comptoir était soumis à l'autorité locale et où n'arrivait pas l'influence de l'«Estado da India», le comptoir exerçait des activités en tous points semblables aux entreprises commerciales locales, mais dans des conditions moins aisées. Là où les Portugais avaient élevé une forteresse, le comptoir acquérait facilement l'égalité des droits avec les entreprises locales ou même des conditions de négoce encore plus favorables. Dans le premier de ces cas, l'intégration au grand commerce asiatique devenait une nécessité et la séparation d'avec l'«Estado da India» une simple affaire de temps. Environnées d'une population étrangère et parfois hostile, les Portugais réussissaient cependant à s'assimiler rapidement, à adopter les usages du pays et certains d'entre eux firent de brillantes carrières²⁶. Dans le second cas le comptoir avait tendance à devenir un organisme destiné à l'exploitation de l'arrière-pays et si cela ne se produisit pas c'est aux marchands eux-mêmes qu'on le doit.

Comme on le sait, les comptoirs portugais en Asie naquirent de la nécessité de faire du commerce pendant l'absence des navires qui emportaient des cargaisons de marchandises vers l'Europe. C'est pourquoi, un comptoir fonctionnant pendant toute l'année ne pouvait se contenter de vendre des articles d'Europe et de stocker les marchandises indigènes destinées à être expédiées en Europe. Il fallait distribuer les produits sur les marchés intéressants et ramener au comptoir les denrées nécessaires; mais, en premier lieu il fallait, faire du commerce afin de réunir l'argent nécessaire à l'achat des épices.

Il existait évidemment encore la possibilité de persuader les marchands-fournisseurs d'accepter des marchandises arrivées de Lisbonne comme acompte pour les livraisons futures. Dans ce cas il était indispensable de s'assurer l'appui et l'aide des souverains locaux. Mais cette possibilité fut écartée non pas seulement à cause de l'hostilité des marchands mais pour réaliser les bénéfices tirées d'une partici-

²⁵ *Cartas*, III, p. 72; Les souverains fournissaient également des crédits comme ce fut le cas p. ex. à Cochin, *ibidem*, pp. 381 - 383; A propos du rôle joué par le crédit, voir F. da Costa, *Traçado da Pimenta*, dans: *DUP*, III.

²⁶ F. Pyrard de Laval, *Voyage*, Paris 1615, v. I, p. 355 - 356.

pation directe du comptoir aux échanges asiatiques. L'histoire de cette participation est illustrée assez bien par l'exemple du comptoir de Cochin dans les premières années du XVI^e siècle.

Dès cette époque, les échanges étaient passablement développées entre Cochin et les ports de l'Inde septentrionale, en particulier celui de Cambay. C'est pour cette raison qu'il n'était pas spécialement indiqué de resserrer le contrôle du commerce de Cambay²⁷. Cette voie commerciale avait une importance capitale pour tous les comptoirs qui s'occupaient du commerce des épices. Parallèlement à l'activité du comptoir, se développait celle de personnes privées, activité qui n'était pas totalement légale, principalement en ce qui concernait l'exportation du poivre, et qui lésait grandement les intérêts de Goa. Par contre, elle favorisait les intérêts communs des Portugais et des marchands établis à Gouddjarat et à Konkan²⁸. Cette activité commerciale n'avait pas cessé après le transfert du centre de l'«Estado da India» à Goa et l'adoption du système des *naos do trato*. Ainsi les épices et le cuivre vendu à Sourat et à Cambay permettaient d'acheter des tissus qu'on exportait vers Malacca et Sofala; les textiles du Goudjarat étaient échangés en Ethiopie et en Afrique orientale contre de l'or, lequel était à son tour utilisé pour l'achat de perles, d'épices et de pierres précieuses. D'une façon semblable les Portugais participaient aux échanges dans le Golfe du Bengale et dans le Golfe Persique. Ainsi les capitaux investis par leurs comptoirs dans les échanges commerciaux devaient attendre plusieurs années avant d'être réalisés sous forme de cargaison destinée à Lisbonne. Grâce à quoi, ce système de comptoirs était rentable et donnait la possibilité de faire fortune aux gens qui y participaient. Les opérations commerciales des comptoirs asiatiques ne tardèrent pas à jouer un rôle de premier plan dans les activités portugaises en Asie. Dans une certaine mesure, ces activités étaient liées avec la volonté de s'enrichir des fonctionnaires qui y travaillaient. En admettant qu'au début la participation des comptoirs au commerce asiatique constituait une nécessité et une condition de son existence, il faut remarquer que l'envergure prise par cette participation était conditionnée par le caractère de l'expansion coloniale et des échanges eux-mêmes.

Le comptoir nous intéresse donc également en tant qu'organisme qui a permis aux Portugais de pénétrer dans les échanges. Le système des activités, les prix et les moyens de paiement, ainsi que toute une foule d'autres éléments revêtaient des formes différentes suivant la région. Ceci découle probablement de l'adaptation des Portugais aux conditions et aux usages locaux. Mais un pareil état de choses prouve également que le contrôle du marché était alors aux mains des marchands indigènes. C'est eux qui décidaient quelles quantités de poivre et de quelle qualité allaient être livrées aux représentants du comptoir donné²⁹.

En dehors de la participation du comptoir dans les échanges à grande échelle, les affaires locales conclues sur les marchés locaux et les bazars avaient également leur importance. Dans ce domaine, les fonctionnaires portugais nouaient des contacts

²⁷ *Cartas*, II, p. 388.

²⁸ *Cartas*, III, pp. 69, 396; VII, p. 174; *As Gavetas...*, III, p. 215; *Cartas do S. Botelho*, p. 16.

²⁹ *Cartas*, III, pp. 257 - 258.

avec les négociants régionaux, surtout par l'intermédiaire de personnes privées. Mais là aussi les représentants des comptoirs étaient présents et arrivaient à leurs fins, en particulier à travers leurs collaborateurs asiatiques. Dans chaque comptoir, ces indigènes fort nombreux étaient extrêmement précieux comme conseillers, intermédiaires, auxiliaires. Leur influence était d'autant plus grande que les postes-clés dans l'«Estado da India» étaient presque toujours occupés par des hommes peu qualifiés et parfois malhonnêtes³⁰, lesquels chargeaient généralement leurs aides et intermédiaires du soin des affaires courantes. Il est fort possible que les Portugais ne prenaient que rarement part aux conclusions des marchés, qui se faisaient à l'aide de gestes traditionnels et convenus, mais que des marchands locaux dûment habilités les remplaçaient³¹.

Au bout de quelques années les fonctionnaires des comptoirs s'apercevaient qu'il était beaucoup plus profitable de vendre les épices en Asie même que de les acheminer vers l'Europe³². En particulier les directeurs et hauts fonctionnaires s'efforçaient de placer leurs capitaux dans le commerce et d'exploiter dans leur propre intérêt l'appareil du comptoir ou simplement l'appui de l'«Estado da India». Un pareil état de choses, ainsi que la rotation indispensable des cadres entraînait les Portugais à accepter les formes d'activité commerciales pratiquées sur place ainsi que l'intermédiaire des marchands asiatiques³³. De la sorte, ces derniers acquéraient une influence encore plus notable sur les agissements des Portugais. En témoigne, entre autres, la participation massive dès Portugais à l'exportation du poivre vers la Mecque alors que cette entreprise lésait d'une façon patente et sensible les intérêts du comptoir³⁴. Mais la perspective de gros bénéfices était plus tentante et la nécessité de cacher cette activité augmentait encore l'importance du rôle joué par les associés asiatiques.

Ces derniers ne se contentaient pas d'être les associés et les initiateurs des Portugais. Ils savaient utiliser ces contacts pour leur propre profit et devenir des partenaires indispensables pour les comptoirs. Nombre d'entre eux eurent de grands mérites en organisant le commerce portugais en Asie mais plus encore en fournissant des denrées et de l'argent liquide dont les Portugais avaient toujours un besoin

³⁰ *Cartas*, II, p. 372; IV, p. 23; cf. D. Gomes Solis, *Discurso sobre los comercios de las dos Indias*, Lisboa 1943, pp. 75 - 77, 80, 81, 86 et évidemment, D. de Couto, *O Soldado Pratico*, éd. M. Rodrigues Lapa, Lisboa 1936, p. ex. p. 96.

³¹ Varthema dans: Ramusio, *op. cit.*, I, p. 162; Pyrard de Laval. *op. cit.*, II, p. 188 - 189.

³² *Cartas*, III, pp. 72, 325 - 326; Ramusio, *op. cit.*, I, p. 180v; Pires, *op. cit.*, pp. 507 - 508.

³³ *Cartas*, I, pp. 268, 323, 333; III, pp. 68, 69, 358. cf. Gomes Solis, *op. cit.*, pp. 23 et 24.

³⁴ Ce commerce était pratiqué en masse et même par les personnalités de premier plan (G. Correa, *Lendas da India*, Lisboa 1862 - 1923, IV, p. 668; Couto, *Da Asia*, VI/VII/2; *As Gavetas*, III, p. 215). Le risque augmentait encore leurs bénéfices (*Cartas*, IV, p. 181 - 182). Le poivre était exporté directement vers la Mecque ou par l'intermédiaire de Sourat ou Chaul. Cf. Archivio Stato di Venezia (abr. ASV), *Dispacì Console Egitto*, f. 1; *Corpo Diplomatico Portugues, Relações com a curia Romana*, Lisboa 1862 - 1923 (abr. CDP), IX, p. 111; *Civico Museo Correio, Venezia PD/c. 975 (Misc. II, n^{os} 51)*, 17 XI 1508; A propos de la participation des Portugais voir également ASV, *Dispacì Console Egitto*, f. 1, 2, VI, 19 VI 1556; *Cartas*, II, p. 78; *As Gavetas...*, III, p. 212.

pressant³⁵. Nous connaissons les noms de plusieurs dizaines d'entre eux mais, même s'ils étaient plus d'une centaine, qu'était-ce en comparaison des foules de marchands qui se pressaient sur tout marché asiatique ? Tous n'étaient pas forcément riches car les plus grand nombre d'entre eux ce furent des simples marchands ambulants, des colporteurs, si l'on peut appeler ainsi un homme qui voyage des milliers de kilomètres avec un lot de marchandises. Ces gens profitaient des grandes différences des prix entre les diverses régions de l'Asie et ces mêmes possibilités avaient tenté également les Portugais. Leur commerce privé reposait, en majeure partie, sur les affaires traitées avec de petits commerçant alors que les activités des comptoirs et des hauts fonctionnaires se déroulaient habituellement dans le cercle des marchands en gros et même des monopolistes de tel ou tel marché. Ces deux aspects des activités commerciales coexistent non seulement dans le commerce asiatique mais également dans toutes les entreprises portugaises en Asie. Les *naos do trato* étaient chargés de plus en plus par de petites cargaisons appartenant à des personnes privées.

Les gros commerçants n'avaient pas encore établi leur domination sur les marchés d'Asie et, grâce à la demande croissante de ces marchés, les petits marchands pouvaient participer aux affaires même sur les grandes voies commerciales³⁶. Le phénomène de la concentration des affaires se dessine plus distinctement aux Indes. Les activités des Portugais ne favorisaient pas toujours cette concentration et pouvaient même inciter les gros négociants à s'appuyer sur de nombreux petits traitants qui échappaient plus facilement à tout contrôle. A côté des commerçants indépendants, on utilisait également des courtiers qui souvent traitaient des affaires entre les Portugais et de grands marchands habitant p. ex. Aden, le Caire, Vijyanagar ou Bijapour, et qui, pour la plupart, étaient hostiles aux Européens³⁷.

Dans certaines limites, les Portugais étaient même encouragés à entrer en contact avec les marchands locaux mais les affaires les plus lucratives étaient réservées aux personnalités de marque. D'où l'interdiction de participer aux associations de commerce et aux sociétés de commandite³⁸. Les Portugais de marque continuèrent cependant à traiter leurs propres affaires sous le couvert des intérêts du comptoir, en participant aux opérations commerciales des marchands asiatiques. On utilisait également les marchés locaux de l'argent en faisant fructifier à des

³⁵ Cf. Zin-ud-Din, *Tuhfatu'l-Mujahidin*, éd D. Lopez, Lisboa 1898, pp. 51 - 53; *Cartas*, III, pp. 30 - 48, 50, 257, 336 - 337, 401; IV, p. 181; V, pp. 186, 504; VI, pp. 390, 420; VII, p. 174; *Cartas do S. Botelho*, p. 2.

³⁶ *Cartas*, VII, p. 174. Cf. Raychaudhuri, *Jan Company...*, pp. 11 - 12 et Om Prakash, *The European Trading Companies and the Merchants of Bengal*, "Indian Economic and Social History Review", I, 3, p. 51.

³⁷ *Cartas*, IV, p. 181; VI, p. 421; D. Barbarigo dans Alberi, *op. cit.*, p. 8.

³⁸ *Cartas*, III, p. 4. En accord avec les décisions de la Casa da India du 14 janvier 1510, les Portugais avaient cependant le droit de posséder aux Indes leurs propres navires et il n'y avait pas d'obstacles à ce que ces navires servent au commerce des Asiatiques. Étant donné qu'il était interdit de vendre des bateaux aux indigènes, cela témoigne de l'appui donné à la participation portugaise dans les échanges entre divers pays de l'Asie. Dans cet état de choses, il était inévitable qu'un rapprochement de formes d'activité eût lieu alors que les limitations mentionnées plus haut devaient se révéler inopérantes (*Cartas*, III, p. 361; Pires, *op. cit.*, p. 507).

profits personnels les capitaux appartenant à l'«Estado da India»³⁹. Les méthodes employées à Cochin n'étaient, certes, pas compliquées mais, d'une façon générale, les grands centres financiers d'Asie avaient des coutumes qui rappelaient beaucoup celles d'Europe en ce qui concerne les emprunts⁴⁰. En dehors des prêts sur gages ou au pourcentage, on jouait également sur la différence des cours des monnaies et des changements de la valeur des métaux précieux.

La forme de collaboration entre Portugais et Asiatiques la plus répandue était une association destinée à équiper un navire pour un seul voyage⁴¹. Les proportions des participations différaient souvent. Ces éphémères sociétés commerciales groupaient aussi bien des personnes privées que des comptoirs agissant au nom du souverain. Au début, les navires constituaient la propriété des Asiatiques. Plus tard, et de plus en plus souvent, les Portugais en possédaient également. Des affaires de ce genre se traitaient surtout sur la route qui menait de Malacca au Bengale et à la côte de Coromandel, vers la Chine, et aussi sur la voie entre Cochin et Cambay, Ormuz et la Mecque. Les Portugais, très souvent, prenaient part à l'entreprise personnellement, ou bien ils étaient représentés par un intermédiaire, un *feitor*, un scribe, etc, qui n'était pas forcément d'origine européenne. Notons que ces sociétés n'étaient pas toujours dédiées au commerce. On les utilisait également pour des opérations de crédit ou de change, ou encore pour des placements de l'argent dans le commerce asiatique⁴².

En considérant la possibilité d'une influence exercée par le commerce asiatique sur les formes d'activités des Portugais, il ne faut pas oublier que l'organisation du commerce européen avait certains traits communs avec les formes traditionnelles de l'activité économique en Asie. Tout comme en Europe, au XVI^e siècle, les marchands asiatiques, même les plus importants, ne choisissaient pas une spécialité déterminée. On peut noter, tout de même, des symptômes d'une séparation du commerce en gros du commerce de détail. Dans ce domaine, les Portugais avaient encore fort à faire pour arriver au niveau des Asiatiques alors que les Italiens n'éprouvaient nullement ce besoin. C'étaient, d'ailleurs, les seuls Européens qui pénétraient souvent, au XVI^e siècle, dans les régions tenues comme domaine exclusif des commerçants portugais.

Les gros négociants d'Asie avaient leurs propres agences disséminées sur des centaines et des milliers de kilomètres. Ils avaient soumis à leur influence les autres marchands et les comptoirs européens. Ils dirigeaient, en sous-main, la politique

³⁹ *Cartas*, III, p. 72; *Cartas*, III, p. 378.

⁴⁰ Pires, *op. cit.*, pp. 317, 366 - 369; D. Barbosa, *Livro*, Lisboa 1867, p. 285; *Cartas*, VI, p. 410, cf. Corsali dans Ramuzio, *op. cit.*, p. 180; Bocchier (1518), *op. cit.*, pp. 240 et 241. Il existe également toute une série de témoignages européens provenant principalement de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle qui confirment le niveau élevé des opérations financières et de l'organisation du crédit aux Indes: N. Mannucci, *Storia do Morgor or Mogul India*, II, London 1907, p. 84; J. B. Tavernier, *Les dix voyages en Turquie, en perse, et aux Indes*, vol. III, Paris 1679, p. 164; cf. Ivon Knachikian, *Le registre d'un marchand arménien en Perse, en Inde et au Tibet 1682 - 1693*, A.E.S.C., 1967, n° 2, p. 260 - 263.

⁴¹ *Cartas*, II, p. 378; III, pp. 90, 361. Cf. Moreland, *op. cit.*, p. 8.

⁴² *As Gavetas...*, III, p. 203.

des souverains locaux et s'étaient assuré le monopole commercial dans certaines branches des échanges. Tout comme en Europe, le négociant indien ou chinois cumulait plusieurs fonctions, en dehors du commerce proprement dit. Il frétait des navires et assumait des opérations bancaires telles que le change, le crédit, les dépôts d'argent⁴³. Bien des *fidalgos* portugais avaient affaire à ce genre d'opérations pour la première fois de leur vie au moment où ils étaient venus aux Indes. Les Portugais adoptaient facilement ce genre d'opérations commerciales et financières bien qu'elles fussent différentes extérieurement de celles pratiquées en Europe⁴⁴. Tout de même on n'observe pas de tentatives d'ingérence portugaise dans ce genre des affaires. Aussi le commerce de détail resta aux mains des marchands locaux dans les bazars et sur les places des marchés⁴⁵. Les colonisateurs s'adaptaient moins bien aux formes asiatiques des foires car c'est ainsi qu'on peut appeler la saison commerciale dans le port de Malacca, durant quatre mois de l'année.

On a émis l'hypothèse que la pratique commerciale des Asiates a exercé une influence très étendue sur les formes prises par l'expansion coloniale portugaise. Il est difficile de vérifier cette assertion. Il me semble malaisé de déterminer avec précision ce que l'expansion portugaise devait aux prémices européens et ce qu'elle a été forcée d'adopter en Asie. Les activités des Portugais en Asie étaient conditionnées par ces deux facteurs. En considérant sans parti pris ces pratiques il semble que l'influence et les traditions européennes iront désormais en s'affaiblissant. L'assimilation des Portugais en Orient consistait tout d'abord dans la réunion des zones d'activité dans l'identification des buts à atteindre. Elle était facilitée par l'attitude des populations luso-asiatiques envers les activités marchandes, attitude assez différente de celle d'Europe. C'est pourquoi l'orgueil des *fidalgos* ne souffrait pas d'avoir à s'occuper d'affaires entourées de mépris dans leur patrie. Ces transformations dans la mentalité des Portugais d'outre-mer, bien que peu profondes, étaient le résultat direct de l'influence exercée par le commerce en Asie et les possibilités que ce commerce offrait aux Portugais.

Au cours d'un siècle à peine, les Portugais surent créer un système qui mettait à profit le travail patient des marchands asiatiques. Ce système peut se traduire par le schéma suivant :

— Les activités portugaises en Asie étaient censées apporter au souverain un revenu du commerce au delà du cap de Bonne Espérance, des droits de douane et des taxes perçues dans les ports de l'Asie.

⁴³ Nous avons des exemples de la participation portugaise à des opérations portant sur la différence des cours des monnaies d'or et d'argent aux Indes et au Proche-Orient. Les bénéfices tirés de ces opérations s'élevaient au triple ou au quadruple du capital engagé (*As Gavetas...*, III, p. 203; Boxer, *op. cit.*, p. 222). Les spécialistes des changes aux Indes (Saraff) se limitaient généralement à leur activités des changeurs étant donné la diversité des monnaies en circulation, l'agio-tage universel et les modifications fréquentes des cours. A ce propos, voir J. de Barros, *Da Asia*, Lisboa 1945 - 1948, II (IX) 4; Pires, *op. cit.*, p. 443; Ramusio, *op. cit.*, I, p. 136; Tavernier, *op. cit.*, pp. 5 - 6; DUP, III, pp. 305, 307, 309; Linschoten, *op. cit.*, pp. 36, 44; Sasseti, *op. cit.*, p. 345.

⁴⁴ Verthema dans Ramusio, *op. cit.*, I, pp. 184, 187; Pyard de Laval, *op. cit.*, p. 388.

⁴⁵ *Ibidem*, I, pp. 429 - 430 et 439 - 440.

— L'expansion coloniale portugaise devait créer la possibilité de faire fortune pour les participants mais, en premier lieu, à ceux qui occupaient les échelons supérieurs de la classe féodale.

— Ces buts ne pouvaient être réalisés qu'à travers l'établissement d'un monopole portugais sur certaines denrées et certaines voies commerciales. L'ensemble des échanges en Asie devait être soumis au contrôle portugais.

— La participation aux échanges commerciaux en Asie à égalité de droits avec les Asiatiques n'était pas possible pour les Portugais, étant donné le manque de moyens financiers, la faiblesse économique de leur expansion coloniale et son caractère féodal.

— Afin de s'assurer des conditions favorables de commerce, de voir reconnus leurs comptoirs par les marchands et les souverains locaux, afin de garantir aux comptoirs les livraisons indispensables et les crédits — les Portugais avaient besoin d'une force militaire. Ce besoin va se faire sentir, d'ailleurs, pendant tout le XVI^e siècle.

— A mesure que l'expansion portugaise s'étendait, le rayon d'action des forces de contrainte s'accroissait, ainsi que les frais d'entretien de cette force. C'est bien pour cette raison que fut créé l'«Estado da India» comme forme extérieure d'emploi de la force dans le commerce. L'«Estado» était également appelé à garantir à certains participants de l'entreprise coloniale une fonction et un niveau de vie adéquat. C'est pour ces raisons que l'«Estado» devint rapidement un parasite vivant sur les activités des comptoirs. Les frais croissants de l'entretien de cet appareil du pouvoir et de la force armée, anéantissaient l'espoir de passer à des activités purement commerciales et entraînaient un accroissement des efforts militaires et financiers.

— Les charges qui pesaient sur les comptoirs du fait de l'entretien de l'«Estado» et de la «Casa da India» obligeaient les comptoirs à modifier leurs activités et de participer de plus en plus aux grands échanges asiatiques en collaboration avec certains groupes de négociants asiatiques.

— Les buts et les tâches que les comptoirs devaient réaliser, ainsi que les activités des commerçants privés entravèrent les efforts pour introduire le monopole commercial et de soumettre les échanges par voie maritime aux intérêts européens.

— Étant donné que la participation au commerce intérieur asiatique s'était avérée plus rentable que le commerce Asie-Europe, le comptoir devait inéluctablement devenir le premier échelon et l'instrument principal d'une assimilation des Portugais dans les milieux commerçants asiatiques. Les marchands asiatiques n'étaient donc pas seulement des concurrents et des adversaires mais aussi des intermédiaires et des partenaires.

Comme on le voit, l'expansion portugaise au XVI^e siècle était marquée par une série de contradictions internes. Ces contradictions, on les retrouve facilement dans les activités des comptoirs qui, en fait, devaient assumer des fonctions contradictoires et servir des intérêts opposés. C'est pourquoi ils ne pouvaient que conduire, à travers leur autodestruction, à l'assimilation de la société portugaise d'outre-mer dans le monde du commerce asiatique. Ces contradictions provenaient souvent du caractère féodal de l'expansion coloniale, des traits caractéristiques hérités par

ses participants de la métropole aussi bien en ce qui concerne les individus que l'ensemble des conquistadors. Cependant certaines de ces contradictions peuvent être également relevés dans l'expansion coloniale hollandaise ou britannique du XVII^e siècle.

Il se peut que le commerce asiatique ait pu déterminer ainsi certains traits de l'expansion coloniale. Les contradictions qu'on y trouve peuvent servir de clé pour l'expliquer, et nous avons de bonnes raisons de croire que la source de ces contradictions doit être recherchée précisément dans le contact permanent avec le commerce asiatique et l'influence exercée par les marchands d'Asie.

Quant au commerce asiatique, nous ne sommes pas en mesure de définir avec précision son influence sur les entreprises portugaises d'Asie, et, encore moins, d'en décrire à nouveau le caractère. On ne peut pas, non plus, faire des comparaisons entre la situation du commerce sur l'Océan Indien et en Europe. On peut constater cependant que les Portugais ne représentaient nullement, au début du XVI^e siècle, l'avantgarde du négoce européen. Si, au cours du même siècle, ils avaient réalisé certains progrès, cela était dû à la nécessité de s'adapter aux conditions locales, et surtout par suite d'une participation plus étendue des marchands de Lisbonne et (vers la fin du XVI^e siècle) également de négociants non-portugais. Il n'apparaît pas que la qualité des activités commerciales des Portugais ait été bien différente de celle des marchands asiatiques. Tout ce qu'ils ont improvisé et ce qu'ils ont communiqué par force au commerce asiatique en matière de politique commerciale doit être considéré comme un moyen de s'adapter à la situation trouvée et non pas comme un trait caractéristique du commerce portugais ou européen. Le commerce asiatique, indépendamment des transformations qu'il a subies à la suite des activités portugaises, s'est révélé un système suffisamment solide et assez développé pour pouvoir assimiler cette activité et l'adapter à ses fins propres.

(Traduit par Aleksander Wolowski)